

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Vol I.

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

N^o 16

MONTREAL, 15 AOUT 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature—Philosophie—Sciences—Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N^o 16

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Excommunication—Tout le monde soldat, s'cré nom gnieu!— Nos grands hommes peints par eux-mêmes— Un livre curieux — Les prêtres — Correspondance — Inquiétude de femme — Note.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boite de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Editeur, 36, rue St-Laurent, Montréal

Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTREAL, 15 AOUT 1899

N° 16

EXCOMMUNICATION

Les membres de la paroisse irlandaise de St-Patrice, à Saint-Louis (Miss.), viennent d'être collectivement frappés d'excommunication.

De nos jours, cette fulmination a perdu toute sa terreur. Elle n'entraîne plus la malédiction générale, le mépris universel, la privation des secours de toute espèce par quiconque tenait à ne pas partager le sort de l'excommunié. Elle n'entraîne pas d'avantage la privation de sépulture, l'abolition de la mémoire des défunts avilis par la terrible sentence, ni la réprobation qui s'attachait à leur descendance.

Aujourd'hui, l'excommunication — surtout l'excommunication purement épiscopale — ne prouve guère autre chose que la colère impuissante d'un prélat contrarié dans son despotisme.

L'excommunication peut se définir ainsi : — Acte de l'autorité ecclésiastique qui a pour objet de retrancher les hérétiques et les pécheurs obstinés de la communion de l'Église et de l'usage des sacrements.

Or, les paroissiens de St-Patrice, qui viennent d'être rejetés du sein de l'Église, notre tendre mère, étaient donc hérétiques ou pécheurs obstinés ?

Examinons leur cas.

Ils résistaient simplement à la volonté arbitraire, à l'orgueilleux caprice de leur évêque, Mgr Jannsen, qui, en remplacement de leur curé décédé, un brave irlandais comme eux, leur imposait un curé allemand, vicaire général du diocèse. Les paroissiens désiraient qu'un des leurs, M. l'abbé Downey, vicaire de leur paroisse, fut nommé en remplacement du défunt. L'évêque ne voulut rien entendre. Il déplaça l'abbé Downey et persista dans le choix de l'abbé Cluse, l'abbé allemand. Et comme les paroissiens continuaient à réclamer leur compatriote, l'évêque fit cesser les exercices du culte, ferma l'école paroissiale et excommunia en masse les clients de St-Patrice.

Soyez certains que pas un des ex-communiants de la paroisse ne

maigrira à cause de cette sentence platonique qui, à la fin du XIXe siècle, fait plutôt sourire que pleurer, à cause de toute absence de sanction sérieuse.

— Ah ! tu ne veux plus que j'aïlle à la messe, ni aux vêpres, ni au salut, ni à l'adoration, ni au mois de Marie, ni au rosaire, ni à ceci, ni à cela ? Eh bien, ferme boutique. Je prierai le bon Dieu chez moi, j'observerai sa règle de charité et d'amour sans recourir à ton intervention, et je mettrai mon argent à la banque. Voilà tout.

Les Irlandais sont pieux, mais ils sont têtus. Dans l'occurrence ils ont raison et ils ne céderont pas. Celui qui paye a toujours le droit de choisir le salarîé, et ce n'est pas pour une semblable question qu'on peut agir avec une telle brutalité, fût-on archevêque, cardinal ou pape infallible. Au-dessus de ces puissants, il y a Dieu. S'en remettre à sa sagesse et à sa justice, c'est défier la cupidité du haut clergé, déjouer des intrigues essentiellement profanes et faire preuve de bon sens. Que les Irlandais de la paroisse excommuniée rejettent sur l'irascibilité de leur évêque l'abolition des exercices religieux, qu'ils continuent de pratiquer la loi divine prêchée par le Christ, qui n'avait pas de mitre, ni de crosse, ni de palais, ni de dîmes, et ils pourront se présenter, le cœur et le front hauts, devant le redoutable tribunal de Celui qui SEUL a le droit de scruter nos consciences, de nous juger, de nous condamner où de nous absoudre.

Le plus quinaud dans cette aventure sera certainement l'évêque Jannsen, qui devra ou céder ou renoncer aux profits qu'il tirait de cette paroisse. Et l'on sait si les paroisses irlandaises sont de bon rapport.

Mais soyez rassurés, gens timorés qui gémissiez sur les excommuniés de St-Louis ; soyez rassurés : l'évêque Jannsen cédera.

Reste à savoir si les Irlandais, le jour de la capitulation épiscopale, n'auront pas pris goût à l'indépendance et à l'économie.

TOUT LE MONDE SOLDAT, S'CRÉ NOM GNIEU !

La scène se passe à l'Hôtel-de-Ville, dans le cabinet de son Honneur le maire de Montréal.

M. Préfontaine est seul, profondément absorbé par l'étude d'un projet qu'il vient de recevoir du ministre Tarte et en tête duquel on lit : *Ste-Agathe port de mer*.

Il s'agit, croyons-nous, de relier Ste-Agathe au fleuve St-Laurent par un canal à grande section, en utilisant la rivière du Nord et la rivière Noire que l'on creuserait suffisamment pour donner passage aux transatlantiques du plus fort tonnage. Le lac des Sables, par sa situation géographique, est tout indiqué pour devenir en peu de temps un des ports les plus fréquentés de l'Amérique du Nord.

Tout à coup un bruit de bottes éperonnées se fait entendre dans le couloir qui conduit au cabinet du maire. Les bottes s'arrêtent à la porte. On frappe trois coups secs.

LE MAIRE, *avec un geste d'impatience*.—Entrez.

La porte s'ouvre. Paraît L. O. David, en costume du général Boum de la Grande duchesse, le chef empanaché d'un triple plumet, les épaules ornées d'épaulettes à graines d'épinards, les reins ceints d'une écharpe tricolore, les pieds chaussés de bottes fortes armées d'éperons gigantesques. Sa petite personne est attachée à un grand sabre de cavalerie. L. O. David fait trois pas en avant, s'embarrasse dans son sabre et s'étale de tout son long sur le parquet. Il se relève avec peine, puis se tient raide, au port de salut militaire.

PRÉFONTAINE, *ahuri*.—Ah ça ! Dites-moi, mon cher David, quelle est cette mascarade ?

L. O. DAVID, *solennel*.—Général,..... pardon..... M. le Maire, ça n'est pas une mascarade. C'est la nouvelle tenue de secrétaire en chef de la cité. J'ai cru bon d'adopter ce costume afin d'en imposer davantage à mes hommes..... je veux dire..... à mes employés. Mon prestige l'exige dans l'intérêt même de la discipline bureaucratique.

LE MAIRE, *en lui-même*.—Pour sûr le malheureux a reçu un coup de soleil sur la boule. N'ayons l'air de rien. J'ai toujours entendu dire qu'il ne faut jamais contrarier les gens dans cet état-là, (*Haut*) veuillez me dire, monsieur, ce qui vous amène.

L. O. DAVID.—Je viens vous demander l'autorisation d'enrégimenter tous les employés de l'Hôtel-de-Ville. Ils formeraient un corps militaire qui figurerait avec avantage dans les processions de la St-Jean-Baptiste et relancerait par l'éclat de ses uniformes la majesté du cortège. Subsidiairement, dans le cas où notre pays viendrait à être envahi par l'étranger et nos droits violés, grâce à leur vertu guerrière, ils ne manqueraient pas de nous sauver d'une situation humiliante. . .

Préfontaine au comble de l'ahurissement ouvre des yeux comme des portes cochères, et une bouche comme celle d'un achigan qui s'apprête à avaler un gros *minnow*. L'étrangeté du langage de son secrétaire l'a rendu aphone.

L. O. DAVID.—Vous ne dites rien, mais je comprends bien votre silence. (*Sentencieusement*.) Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas dire, mais que tout homme de cœur et d'intelligence doit voir, sentir et comprendre.

PRÉFONTAINE, *revenant un peu à lui, à part*.—Décidément, il a le coco fêlé. Flattons sa manie. (*Haut*.) Parfaitement, parfaitement, mon cher David. Votre idée est excellente. Mais quand cela vous est-il venu ?

L. O. DAVID, *déclamant*.—C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.....

PRÉFONTAINE, *avec inquiétude, à part*.—Est-ce qu'il va me réciter le songe d'Athalie ?

L. O. DAVID, *déclamant toujours de sa voix blanche*.—Je venais d'assister aux pieux exercices de l'adoration nocturne, et je rentrais paisiblement au foyer conjugal tout en méditant dans mon âme régénérée les paroles consolantes que l'illustre prédicateur, venu tout exprès de France pour prêcher le carême à notre population si attachée à la religion catholique, vrai palladium de toutes les libertés, avait, avec toute l'autorité d'un ministre de Dieu, laissé tomber du haut de la chaire de vérité dans mes oreilles attentives, lorsque.....

PRÉFONTAINE, *exaspéré*.—Coupez ça !

L. O. DAVID.—Mes oreilles ?

PRÉFONTAINE.—Non, votre discours, et arrivons au fait.

L. O. DAVID.—J'obéis..... militairement. Donc, le lendemain, 2 août 1899, je faisais paraître dans *La Patrie* mon manifeste au peuple canadien. Vous l'avez certainement lu avec le plus vif intérêt ?

PRÉFONTAINE, *étourdi*.—Je ne l'ai pas lu du tout, (*cherchant à réparer sa bévue*.) j'étais justement ce jour à Ste-Agathe.

L. O. DAVID.—En ce cas, permettez-moi de vous le lire. J'ai toujours sur moi un exemplaire de *La Patrie*.

PRÉFONTAINE, *pris au piège*.—Ce sera peut-être un peu long. Ne pourriez-vous pas n'en lire que quelques extraits ? les passages les plus importants ?

L. O. DAVID.—J'obéis..... toujours militairement. Il déplie un numéro de *La Patrie* du 2 août, essuie ses yeux pleureurs et commence avec emphase. (*Lisant*.) Soyons soldats, (*à Préfontaine*) c'est le titre de mon manifeste. (*Continuant de lire*.) “ Il y a longtemps que nous “ vivons dans la paix, loin du bruit des armes. Or, la paix émousse “ naturellement l'esprit militaire, assoupit les ardeurs guerrières et “ engendre l'apathie pour le métier des armes.”

PRÉFONTAINE, *résigné ; à part*.—Allons, voilà le marchand de macaroni qui revient. Vieux rasoir, va !

L. O. DAVID, *lisant toujours*.—“ Des patriotes vont jusqu'à se de- “ mander s'il n'est pas bon que la guerre vienne de temps en temps “ retremper le patriotisme endormi, fortifier les âmes.....”

PRÉFONTAINE, *avec explosion*.—Mais vous êtes fou ! Comment, vous souhaitez voir notre pays livré aux horreurs de la guerre parce que vous n'êtes qu'une poule mouillée ? Vous souhaitez voir massacrer nos paisibles populations pour retrouver un peu de l'énergie qui vous manque !

L. O. DAVID, *se déroband jésuitiquement*.—Je n'ai pas dit que c'était mon avis. Je dis que *des patriotes* vont jusqu'à demander.....

PRÉFONTAINE, *haussant les épaules*.—Allons, c'est bon. Continuez.

L. O. DAVID, *continuant sa lecture*.—“ On ne dirait pas, en nous “ jugeant d'après les apparences que nous descendons d'une race dont “ chaque homme était un soldat.”

PRÉFONTAINE, *avec conviction*.—Ah ça ! parlez pour vous, s'il

vous plaît. Ce n'est pas ma faute à moi si vous avez l'air d'un hareng fumé, (*se regardant avec satisfaction dans la grande glace qui se trouve en face de lui,*) hé ! hé ! je ne crois pas, moi, avoir dégénéré tant que ça !

L. O. DAVID, *courtisan*.—Vous êtes une exception, M. le Maire. Votre structure est réellement remarquable.

PRÉFONTAINE, *flatté*.—Mais non, mais non. Je suis comme tout le monde.

L. O. DAVID, *amèremment*.—Pas comme moi dans tous les cas.

PRÉFONTAINE, *sarcastique*.—C'est que vous êtes aussi une exception.

L. O. DAVID, *vexé, continue sa lecture*.—“ Nous avons heureusement le 65^e qui se maintient.....”

PRÉFONTAINE, *étouffant un bâillement*.—Allons, tant mieux !

L. O. DAVID..... “ et menace souvent de disparaître.”

PRÉFONTAINE, *énervé*.—Allons, tant pis !

L. O. DAVID, *lisant toujours*.—“ Cela provient de ce que l'on commande ces militaires dans une langue qu'ils ne comprennent pas. C'est surtout quand on est à la campagne que l'on peut se faire une idée de l'effet produit sur la population par les *quick march, right about face, etc., etc.*”

PRÉFONTAINE, *exaspéré*.—Quel galimatias ! Du diable si je comprends quelque chose.

L. O. DAVID, *continue à lire*.—“ Il faut encourager les Canadiens à apprendre le noble et viril métier des armes en les faisant commander en français.” (*Expliquant sa thèse à Préfontaine.*) Voyez-vous, cela est d'une importance capitale. En temps de guerre surtout. Supposez que nos Canadiens se trouvent en présence de l'ennemi. Le général anglais commande : “ En avant, marche,” en anglais naturellement. Nos Canadiens, qui ne comprennent pas ou qui comprennent mal, font demi-tour et s'en vont..... Il n'y a pas moyen de gagner une bataille, dans ces conditions.

PRÉFONTAINE, *goquenardant*.—J'te cré.

L. O. DAVID, *lisant*.—“ Que vaut à notre époque un peuple incapable de se faire respecter par la force des armes ? A-t-on songé à ce qui arriverait le jour où il nous faudrait prendre les armes pour défendre notre pays envahi ou nos droits violés.....”

PRÉFONTAINE.—Mais je ne vois guère que les États-Unis qui peuvent nous envahir ou violer nos droits.

L. O. DAVID.—L'hypothèse est possible et même probable.

PRÉFONTAINE.—Et vous voulez que nous ayons ici une armée capable de leur résister ?

L. O. DAVID, *avec aplomb*.—Pourquoi pas ?

PRÉFONTAINE.—Mais songez qu'au Canada la population n'est que de 4 millions d'hommes. Nos voisins sont 80 millions.

L. O. DAVID, *imperturbable*.—J'y ai songé. C'est pourquoi je

veux que tout le monde ici soit soldat, (*scandant les mots,*) sans exception aucune.

PRÉFONTAINE, *narguant*.—Les femmes aussi ?

L. O. DAVID *avec aplomb*.—Pourquoi pas ? Elles le sont bien au Dahomey.

PRÉFONTAINE, *avec finesse*.—Et le clergé, sera-t-il aussi soldat ? Nos grands, gros, gras curés pourraient faire de superbes cuirassiers.

L. O. DAVID, *perplexe*.—Je n'avais pas songé au clergé. Je réserve le cas que je soumettrai aux lumières de Monseigneur l'archevêque, ainsi que je me suis engagé à le faire pour toutes choses.

PRÉFONTAINE, *cruel*.—Depuis sans doute qu'il vous a donné la fessée à l'occasion de la publication de votre livre ?

L. O. DAVID, *amèrement*.—Nous sortons de la question.

PRÉFONTAINE.—Soit, rentrons-y et réservons le cas. Mais il vous faudra aussi une flotte formidable pour tenir tête à celle de nos puissants voisins ?

L. O. DAVID.—Mais certainement.

PRÉFONTAINE.—Savez-vous que la réalisation de votre idée coûterait des milliards ?

L. O. DAVID, *avec indifférence*.—Qu'importe.

PRÉFONTAINE.—Mais où irez-vous les chercher ?

L. O. DAVID.—Nous ferons un emprunt.

PRÉFONTAINE.—Nous en avons déjà tant fait !

L. O. DAVID.—C'est une habitude à prendre. Voilà tout.

PRÉFONTAINE, *tout à coup réveur*.—Oui..... peut-être bien.....

L. O. DAVID.—Je continue. (*Il lit.*) “Ceux qui ont des fils devraient en faire des soldats, et par là même des hommes.”

PRÉFONTAINE, *à part lui*.—Merci pour nous qui ne sommes pas soldats.

L. O. DAVID, *lisant*.—“Rien n'est plus propre à développer leur virilité,” (*à Préfontaine.*) Vous riez ? Eh bien si je vous disais que moi-même, depuis que je porte mon nouvel uniforme, ma virilité.....

PRÉFONTAINE, *l'interrompant*.—Ah laissez cela, je n'ai que faire de vos secrets.

L. O. DAVID, *à lui-même*.—Il n'est pas à la hauteur, (*continuant sa lecture.*) “Ils ne peuvent leur recommander une récréation plus saine et plus utile à leur avenir, à leur famille, à leur patrie.”

PRÉFONTAINE, *à part*.—Avenir ! famille ! patrie ! Il manque liberté, et il aura sorti toute sa ferblanterie des grands jours.

L. O. DAVID a terminé la lecture de sa proclamation au peuple canadien. Il sort de sa poche une énorme tabatière dite queue de rat et la présente au Maire.

L. O. DAVID.—En usez-vous ?

PRÉFONTAINE.—Soit (*il prend une prise et aussitôt fait une épouvantable grimace.*)

PRÉFONTAINE, *entre deux étternuements*.—Ah pouah ! qu'est-ce que c'est que cela ?

L. O. DAVID.—Ça, c'est ma civette à moi. Moitié macaba, moitié poudre à canon. Il n'y a rien de bon comme ça..... pour la virilité.

A ce moment entre sans frapper René Beauset, le secrétaire particulier du Maire. Il se dirige familièrement vers Préfontaine à qui il adresse en riant quelques mots.

A cette violation flagrante de l'étiquette, L. O. David bondit sur place, puis s'adressant à son subalterne, il crie tout d'une haleine et d'une voix de fausset suraigu : “ Eh ! vous, là-bas, espèce de tourte, avancez à l'ordre et vite ! Qui c'est qui vous a permis de parler à votre supérieur d'une façon si incongrue ? V's'êtes-t-y manchot des deux bras que vous n'savez seulement pas saluer ? Prochaine fois, v'l'trai à la salle de police, moi ! Allons, f'tez l'camp d'ici ! par le flanc droit demi-tour, arche ! et plus vite que ça, ou j'fais fusiller tout de suite, moi, s'cré nom gnieu ! ”

A cette apostrophe si insolite, René Beauset, éperdu, se sauve en hurlant comme un chien à qui l'on a coupé la queue. Quant à Préfontaine, prévoyant un accès de folie furieuse il s'est prudemment caché sous la table.

L. O. David, se voyant seul, promène autour de lui un regard satisfait, puis se campant devant la glace dans l'attitude de Napoléon I^{er}, la main droite sous le revers de sa tunique, la main gauche derrière le dos, il s'examine un instant avec complaisance ; frappant ensuite le parquet avec son pied éperonné, il s'écrie avec conviction : “ Ah ! la virilité ! la virilité ! Il n'y a qu'ça, s'cré nom gnieu !..... ”

B.

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

ONZIÈME LETTRE

M. J. J. GRIGNON

PROTONOTAIRE DU DISTRICT DE TERREBONNE

Mon cher rédacteur,

Vous me demandez une expression d'opinion sur mes livres favoris. Merci de l'honneur ; mais je me sens si peu et si mal formé au goût littéraire, que mes recommandations courraient grand risque de discréditer les auteurs de mon choix.

Que vous apprendrais - je, du reste, en vous disant que je m'en tiens aux classiques antiques et modernes, mais que je leur préfère, encore et toujours, le grand livre de la nature, pour adorer ; le cœur humain, pour penser, et le cœur de la femme pour sentir ?

Que si vous voulez absolument des noms, je vous confierai que, tourmenté par les strophes brûlantes de Victor Hugo ou lancé dans l'infini sur les ailes du rêve par Lamartine, j'aime toujours à me retourner vers ceux que j'appelle les poètes de la raison et de la science : Voltaire et Flammariou. Entre-temps je dévore nos publicistes canadiens : Sulte et Fréchette, et je m'abandonne tout entier au charme de lire la prose svelte, délicate et jamais soporifique de l'excellent ami G. Langlois.

J. J. GRIGNON.

Cette réponse décèle un maître palinodiste. Analysons-la en riant, s'il vous plaît

M. J. J. Grignon se dit « mal formé au goût littéraire ». Pourquoi ? cela ne nous regarde pas et nous devons nous contenter de son aveu. Il ajoute, avec un orgueil affiché autant que déplacé, puisqu'on ne lui demandait nullement une réponse didactique, que ses « recommandations courraient grand risque de discréditer les auteurs de son choix ».

Or, s'il est *mal formé au goût littéraire*, ce qui est une déclaration d'incompétence, comment pourrait-il faire des « recommandations » aux esprits candides qui, croit-il, attendent ses leçons ? — Première palinodie, extraite du premier paragraphe de sa réponse.

Passons au second paragraphe et à la seconde palinodie.

M. J. J. Grignon, mal formé au goût littéraire, est cependant familier avec « les antiques et les modernes ». Il s'en tient à eux du moins. Cela est fort modeste, attendu qu'il pourrait tout aussi bien exulter pour les *futurs*. Néanmoins, malgré cet amour tout naturel pour les *antiques* et les *modernes*, il préfère à leur lecture le déchiffrement du cœur de l'homme, de la femme, et l'épellation du livre de la nature. On n'est ni plus philosophe, ni plus psychologue, ni plus poète. Seulement, quand on *s'en tient* aux « classiques antiques et modernes, » il est difficile d'adjoindre à cette passion absorbante le culte des viscères humains et l'adoration des couchers de soleil ou des levers de lune. Il ne « s'en tient » donc pas aux classiques antiques (nous dirions, nous, ignorants : anciens) et modernes, à l'occasion, et pour les besoins de se glorifier, il les relègue au grenier de son esprit pour faire intervenir les bonnes blagues de la sentimentalité poétique qui a eu cours jusqu'à Mme Delphine Guay, inclusivement et finalement. Heureusement.

Le troisième paragraphe de cette courte et mémorable lettre ne dément pas les deux premiers. Au contraire : il les ponctue, et il prouve surabondamment que celui qui les a pensés, tracés, et expédiés à *La Patrie*, est un homme habile, un audacieux jongleur qui aime autant à soigner sa popularité qu'à rire du populaire. A moins que ce ne soit un volumineux maïf, ce qui est peut être la vérité.

Ce troisième paragraphe indique chez son auteur un enthousiasme excessif pour Victor Hugo et Lamartine. Puis, sans transition, sans lien, M. J. J. Grignon sacrifie ces deux maîtres à Voltaire et à Flammariou. Mais pour avaler les deux derniers en digérant les deux pre-

miers, il prend, comme nous prenons, nous autres, du bi-carbonate de soude, Sulte et Fréchette, et, si la dose n'est pas assez énergique, il joint à la médecine la prose de l'ami G. Langlois.

Et voilà comment on passe facilement dans l'aristocratie intellectuelle de la Province.

Comme le héros de Beaumarchais, hâtons-nous de rire de l'aventure, de peur d'être obligés d'en pleurer.

DOUZIÈME LETTRE

M. J. P. TARDIVEL

DIRECTEUR DE LA "VÉRITÉ"

Cher confrère,

Dans votre lettre du 28 courant, reçue hier soir, vous me demandez de vous faire connaître les poètes, les romanciers, les historiens et les philosophes que je préfère. Pauvre ami ! comment voulez-vous qu'un journaliste, surtout un journaliste canadien et "surtout" un journaliste canadien qui, comme moi, s'occupe de la partie matérielle aussi bien que de la rédaction de son journal ait le temps de cultiver les Lettres ? C'est presque de l'ironie que vous faites là. Je vous assure que, lorsque j'ai lu les principaux journaux du Canada, parcouru quelques périodiques de pays étrangers, jeté un coup d'œil sur les dernières publications, écrit mes articles, corrigé mes épreuves, expédié le journal, après avoir aidé à l'imprimer, je vous assure, dis-je, que j'éprouve le besoin de pelleter de la neige ou de bêcher dans mon jardin, selon la saison, plutôt que d'ouvrir ma bibliothèque. Cependant je lis quelquefois, ce qu'on appelle lire ; car quand même le temps de lire nous manque il faut bien le trouver. Ma philosophie, je la prends d'abord dans les Évangiles, dans les épîtres de saint Paul, dans les encycliques de Léon XIII ; puis dans les Psaumes, dans saint Augustin, et dans les prières liturgiques de l'Église. Je ne sors pas de là. C'est un terrain sûr. Puis, on y trouve tout ; Saint Augustin, par exemple, et le roi David, qu'ils pensaient donc "creux," tout en s'exprimant clairement ! Voyez, plutôt. On se demande souvent, à quoi peuvent bien servir dans le monde un Tel ou un Tel. Écoutez saint Augustin commentant le Psaume LIV : "*Ne putelis gratis esse mulos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deus. Omnis malus aut ideo vivit ut corrigatur ; aut ideo vivit ut per illum bonus exerceatur.*" Ne pensez pas que les méchants soient en ce monde pour rien et que Dieu ne tire aucun bien d'eux. Il les laisse vivre afin qu'ils se corrigent ou afin qu'ils exercent les bons." Voilà, n'est-ce pas, un gros problème résolu en peu de mots. Puis, pour un coup d'épingle de trop donné à un confrère, les tribunaux vous gratifient de quelques cents piastres d'amende et de frais. Vous êtes tenté de croire qu'on a inventé le procédé exprès pour vous ; mais si vous avez la bonne habitude de lire le roi David, vous tomberez, en ouvrant votre auteur favori, sur des paroles comme celles-ci : *Quæ non rapui, tunc exsolvebam.* J'ai payé pour ce que je n'avais pas dérobé. (Psaume LXVII). On supporte facilement ce qui date du temps de David. J'aime bien Veillot, de Maître, Donoso de Cortès, mais pour tenir un homme toujours en bonne humeur, il n'y a rien comme le roi David et saint Augustin.

Quant aux poètes, je ne les fréquente guère aujourd'hui. Cependant, je repasse de temps à autres les Fables de Lafontaine, non pour la moralité qui est fort maigre, mais pour le style, qui est inimitable. J'ai dans un tiroir de ma table *Vert-Vert*, c'est si drôle ! Je relis parfois des passages de Virgile. J'aime Longfellow. Ses vers sont les seuls que j'ai pu apprendre par cœur. J'aime Shakespeare, le plus étonnant marieur de mots que la terre ait jamais porté ; et aussi le misérable gueux qui a nom Byron, dont les vers sont aussi beaux que l'âme était laide. Dryden et Pope faisaient jadis mes délices. Pour les romans, comme pour la poésie, c'est en anglais surtout que j'ai fait mes lectures. Étant quelque peu brumeux, l'anglais convient au roman et à la poésie. Vive le français pour la polémique ! Mes romanciers favoris sont Dickens, Collins, Bulwer, Wallace, Stevenson et Scott. Thackeray, je n'ai jamais pu le goûter. Quand à l'histoire, je consulte les auteurs dont j'ai besoin, voilà tout ce que je puis dire.

Bien fraternellement à vous.

J. P. TARDIVEL.

Dans le domaine des Lettres, tout le monde connaît de réputation M. J. P. Tardivel et son journal *La Vérité*. On s'est demandé souvent si M. Tardivel était sincère dans son rigorisme. Nous devons à la vérité de dire que l'opinion générale est pour l'affirmative. Sa lettre à *La Patrie* ne nous révèle rien à cet égard, à moins qu'on ne veuille voir une ironie froide et plaisante dans cette recommandation de lire le roi David et saint Augustin, afin de conserver sa bonne humeur. La bonne humeur étant le résultat premier et permanent de la santé du corps et de l'esprit, il s'ensuit, d'après M. Tardivel, que la lecture habituelle de ces deux vénérables écrivains constitue un spécifique aussi peu coûteux que durable et infaillible. Mais si M. Tardivel a exprimé là sa conviction, la preuve est faite de la sincérité et de la solidité de ses principes.

Cette lettre, très réservée dans son ensemble, se termine par un mot des plus heureux. Quand M. Tardivel a besoin d'un document historique, il consulte l'auteur qui peut le mieux l'éclairer, sans préférence pour l'historien. Il est le seul qui ait fait une réponse si simple et si sage.

UN LIVRE CURIEUX

Un livre qu'eût aimé feu Meissonier, vient de sortir des presses des frères Salunin, à Padoue. Il mesure dix millimètres sur six et contient 208 pages de 10 lignes chacune. C'est le plus petit livre connu. La figure suivante représente les dimensions exactes de ce livre lilliputien.



LES PRETRES

Les prêtres, qui occupent dans notre société une place de plus en plus envahissante, ont droit ici à une rapide étude des procédés de déformation mis en usage pour les former. — O beauté des mots ! bizarrerie des rapprochements !

Le prêtre est un intrus. Les murs de l'église sont trop étroits où trop maussades pour contenir sa feinte piété. Il va dans le monde, s'invite aux banquets où il s'empare de la place d'honneur, vide une bonne bouteille aux yeux des convives laïques qui ne boivent que de l'eau ou un thé fade, fume, crache, rigole et commande en maître. Le plus curieux, c'est que le bon peuple a l'air de trouver cela tout naturel. En définitive, et personne ne pourra contester cette vérité, nos prêtres promènent leurs soutanes partout ailleurs que là où ils auraient chance de redire et de faire écouter la belle maxime de fraternité : "Aimez-vous les uns les autres."

Sont-ce là réellement les destinées des prêtres ?..... Nous ne le pensons pas ; mais nous devons nous réjouir de les voir perdre leur prestige et leur autorité, en se démasquant brutalement aux yeux du public, avec leurs passions véhémentes et leurs haines tenaces.

Sont-ils préparés pour les rôles si disparates dans lesquels ils s'essayaient, sans grand succès d'ailleurs ? Non ! Leur éducation béate, le système d'instruction faux et étroit qui leur a été appliqué, leur caractère modelé suivant certains principes en vigueur dans leurs instituts spéciaux, tout en fait des ennemis de la société actuelle, et leur contact est à craindre pour tous.

La méthode employée pour déformer leurs penchants naturels et leurs qualités héréditaires est complexe, et combinée d'une façon adroite pour en faire des apôtres d'un évangile de guerre et de terreur. Qui dirait encore " religion d'amour et de paix " mentirait sciemment."



On les enferme dans des séminaires qui ne sont plus les demeures froides et austères d'autrefois, mais qui sont de véritables domaines seigneuriaux entourés de parcs d'une étendue considérable. Dans ces retraites paisibles et silencieuses, pleines d'une sérénité enveloppante et immuable, on exerce leurs ignorances naïves à juger et à condamner le monde d'après des vues déterminées et, insensiblement, on les amène, sans avoir l'air de les y avoir forcés, à décider de leur avenir et de leur vie.

On les entoure de distractions variées qui vont du chapelet aux homélies et des homélies au chapelet.

Cette monotonie de récréation n'engendre point l'ennui ni le dégoût en leurs cœurs.

Ils sont préparés par des mains si expertes !

On berce leur esprit de lectures angéliques d'une poésie toute spéciale, fade et enivrante à la fois, d'histoires vertueusement belles, remplies d'ivresses et d'extases. On transporte leur imagination haut, très haut, dans le ciel, près des portes de ce paradis derrière lesquelles règnent les joies ineffables, si ardemment désirées, de la vie éternelle. Avec quelle envie dévorante ils désirent éprouver de pareilles félicités !..... Aussi prient-ils Dieu avec ferveur, avec acharnement, jusqu'à la démence, afin d'être choisis pour ses élus préférés.

De cette façon se développent dans leurs cerveaux impressionnables le dégoût du monde, le désir du renoncement ainsi que l'aspiration vers les infinis..... C'est la contagion lente et infaillible du suicide moral.

Oh ! les déplorables cervelles que l'on subdivise en casiers, dans lesquels la mémoire, par ses efforts laborieux, empaquète et étiquète pour toujours, en un ordre immuable, les idées les plus étroites et les plus surannées sur la morale et sur la société ! Il importe d'endormir en eux toute réflexion, de détruire toute initiative, d'étouffer tout désir..... parce que c'est le moyen d'arriver infailliblement à une force d'aveuglement volontaire considérable.

La lumière de la science effraye, d'ailleurs, ces malheureuses intelligences.

Quelles préoccupations peuvent donc avoir ces esprits obsédés par de telles idées puérides, par le milieu troublant, par les pratiques religieuses qui exaltent les rêves et le mysticisme, par les recommandations continues et une surveillance incessante ? On les entraîne — rarement malgré eux, — dans un pays de féerie édulcorée, dans un au-delà bête et enfantin. Ils divagent doucement à ces spectacles irréels fièvreusement entrevus, et à l'espoir de ces paradis artificiels, pleins d'enchantements factices et de séductions hypnotisantes.

Tout leur est suggestion : prières, images, symboles, parfums et chants. Tout leur est tentation attractive. Leur intelligence finit par défaillir ou par s'endormir avec béatitude dans ces rêveries ferventes.

Un filet où, à chaque maille, on tresse le nom de la divinité, les enveloppe et les emprisonne avec une douceur hypocrite de caresse.



Alors on broie leurs volontés, on déprime leurs caractères, on isole leurs cerveaux pour les cantonner en une sécheresse égoïste et absorbante. On leur enseigne une morale qui est la négation de l'amour et des sentiments affectifs ; on leur dit que fonder une famille est un vice ; bref, l'anormal devient une loi pour eux. On leur apprend que l'indifférence à tout est la qualité suprême qui, seule, donne la paix au cœur. Pour eux, plus de patrie, plus de

famille, plus d'individualité. Ainsi ils sont doués d'une force égoïste, consciente de son but et dédaigneuse des moyens pour y arriver. Contre la nature, contre la société, les prêtres doivent marcher *ad majorem Dei gloriam*.

Avec ces procédés sûrs pour le façonnement des âmes et des corps, les résultats sont merveilleux ; et vous les voyez, esclaves de la règle, marcher du même pas, s'en aller d'une allure identique, calqués sur un plan homogène, avec la démarche pareille, les gestes semblables, les timbres de voix uniformes.

Ainsi, ils sont prêts pour le rôle de désorganisation qu'on les emploie à remplir dans le monde : leurs cerveaux sont pauvres, mais leur tenacité sera opiniâtre.

Ils passent et vont, sans que l'on se défie suffisamment d'eux, à la conquête des consciences et des pouvoirs sociaux, soucieux d'appliquer la parole du Christ, qui a dit : " Ne croyez pas que je suis venu apporter la paix, mais l'épée ; car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, la fille et sa mère, et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison."

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je vous ai promis un entretien sur ces anges du bon Dieu, appelés les vicaires, et aujourd'hui j'accomplis ma promesse. *Si quid novisti Deo, ne moreris reddere*. Dans nos petits séminaires, le but des autorités est de former des clercs, et sur le nombre des finissants, chaque année, il doit y avoir les neuf dixièmes qui prennent la soutane, sinon on compte les dix mois écoulés comme une année néfaste. Ont-ils tous la vocation, me direz-vous ? Un peu de patience et vous saurez à quoi vous en tenir. Un jour je demandais à quatre élèves d'un de nos collèges les plus en vue : Que prétendez-vous faire ? Irez-vous dans le monde ? Joindrez-vous les prêtres séculiers ou l'état religieux ? Écoutez la réponse : " Mais, monsieur, nous prendrons *la robe* ; les professions libérales sont encombrées ; on y fait plus rien." Il nous reste qu'à dire *Dominus vobiscum* si nous voulons gagner notre vie. Je fus navré. Ces jeunes gens sont nos futurs vicaires, et, plus tard... mais n'anticipons pas. Les voilà au séminaire pour quatre ans, soupirant ardemment d'en voir la fin. Enfin, ils sont ordonnés, fêtés, festoyés, puis, envoyés comme aides chez nos dignes pasteurs. Longtemps d'avance, la servante et le curé se sont entretenus du nouveau venu ; leurs précautions sont prises respectivement. Notre jeune homme s'installe, son maître lui dresse un règlement. Il s'étudie à plaire au curé et à la ménagère, ce qui n'est pas une mince affaire, attendu que dans un grand nombre de presbytères, c'est la ménagère qui règne ;

elle tolère le curé, mais le vicaire, grands dieux ! quel souffre-douleur. J'aurai un article spécial sur les ménagères des presbytères ; donc, laissons-les en repos pour aujourd'hui.

M. le vicaire est joli garçon, bien fait ; il cause avec esprit, vite, il devient le confesseur à la mode ; les jeunes filles en raffolent. Quel bon petit prêtre ! Il est comme un papillon ; il est habillé comme un abbé de cour ; il sent l'eau de cologne, il fait l'important. Avez-vous jamais rencontré ce type, lecteur, on dirait que la terre lui appartient, et, s'il est salué, un petit signe de tête protecteur, répond à la salutation. Voilà notre vicaire moderne. Mais le curé, lui, pensez-vous qu'il est bien fier de la popularité de son nouveau venu. Ah ! oui, allez voir ; alors commence une guerre sourde, à coups d'épingles, ils se vouent une haine ecclésiastique, ce n'est pas peu dire. Les vicaires, entre eux, se visitent, et, leur sujet de conversation se réduit à trois points : 1. Histoires grivoises, dont chacun a un répertoire choisi ; 2. le curé ; 3. la ménagère, puis souvent, le visité offrira un petit coup, le flacon soigneusement caché dans la valise, et à l'abri des yeux indiscrets. Montréal, tu n'es pas la dernière ville de ce continent à ce sujet ; tes oints ne voteront jamais pour la prohibition. Il en était ainsi du temps de M^{re} Fabre, qui était si bon ; les prêtres l'appelaient grand'maman. Que pouvait-il faire le saint homme ? Son clergé se moquait de lui à qui mieux mieux. M^{re} Bruchési est plus raide, tant mieux. Ces chers petits vicaires aspirent et soupirent après une cure et l'on calcule sur la mort des vieux prêtres ; on se fâche contre ceux qui s'obstinent à ne pas mourir ou à ne pas résigner. Est-on nommé, vite on instruit une personne ou deux pour présenter quelque chose au digne prêtre, et le tour est joué. Si les paroissiens ne sont pas satisfaits de leur nouveau curé, eh bien, contentez-vous ; il saura, avec le temps, vous apprivoiser.

J'aurais une foule de choses encore à vous dire, mais j'aurai l'occasion d'y revenir *vidi et cognovi*.

SCRUTATOR.

INQUIÉTUDE DE FEMME

Nous avons reçu la curieuse lettre suivante :

“ Monsieur le rédacteur,

“ Voulez-vous bien répondre à mon inquiétude et me permettre d'exprimer les doutes qui me tourmentent ?

“ Des opinions et des idées comme celles que vous exprimez auraient paru monstrueuses à ceux qui ont présidé à mon éducation. La foi s'est lentement et sans cesse infiltrée en moi, sans que jamais personne, hors vous, ait eu la pensée d'éveiller des doutes sur les mystè-

res sacrés. J'ai toujours considérée le prêtre comme un être pour ainsi dire au-dessus des agitations humaines et qui avait la tâche d'aider les chrétiens à gagner le ciel.

“ Vos écrits me forcent à faire des retours sur moi-même. Je vous parlerai en toute sincérité.

“ Ce qui m'induit à la méditation, ce sont ces deux faits : La religion catholique est, en beaucoup de points, l'héritière et la continuateur de la religion païenne. Et le catholicisme, en sa réalité, est aujourd'hui un principe de politique active, qui semble avoir pour but de conserver des privilèges et de restreindre les libertés.

“ Mais on fait aux libres-penseurs le reproche de nier Dieu, de professer l'athéisme. Si l'accusation est fondée, pensez-vous qu'il serait bon d'enseigner aux hommes qu'il n'y a pas de Dieu ?

“ Vous comprendrez la réserve qui m'oblige à vous cacher mon nom, et, si vous estimez que le sujet en vaut la peine, vous me répondrez dans la PETITE REVUE.”

“ Montréal, 2 août 1899.”

Nous comprenons fort bien la réserve de notre correspondante. Mais elle aurait pu nous livrer son nom en toute confiance. Le secret lui aurait été aussi fidèlement gardé qu'au confessionnal. Ceci dit, voici notre réponse :

Madame,

Il résulte de votre lettre que vous lisez LA PETITE REVUE. Vous souvenez-vous que jamais notre journal ait nié l'existence de Dieu ?

Non, n'est-ce pas ? Or, nous sommes libres penseurs, et nous sommes nettement les adversaires des abus excessifs de toutes les religions.

Est-ce là nier Dieu ?

Jusqu'aujourd'hui, les hommes ont créé leurs dieux à leur image. Les sauvages ont des fétiches grotesques. Les Grecs adoraient la beauté corporelle : quel admirable progrès ! Aujourd'hui, on adore un Dieu qui s'est fait homme pour purifier les consciences. Demain, le monde sera spiritualiste ou panthéiste. Les conceptions différentes prouvent nos inquiétudes et notre impuissance ; mais elles ne nous font pas connaître le vrai Dieu, parce que, tels que nous sommes, nous ne pouvons concevoir nul être qui ne soit pas fait à notre ressemblance.

De sorte que l'idée de Dieu, partie du fétiche sauvage, va en s'élargissant, à mesure que nous devenons moins ignorants. Est-ce que la perception du temps et de l'espace infinis n'a pas plus de grandeur que l'idée d'un être qui préside à nos destinées sans parvenir à nous rendre meilleurs ?

Non, madame, il n'y a pas d'athées. Nier Dieu et affirmer Dieu sont deux « croyances » identiques ; elles ne reposent que sur des assertions sans preuves, sur des prétentions et sur des orgueils de même nature. Dire : il n'y a pas de Dieu ! est aussi déraisonnable que de dire qu'il y en a un, puisque personne ne sait rien à ce sujet. Ne vous

êtes-vous jamais dit que si Dieu avait été prouvé, on n'en discuterait plus.

Voltaire, sur cette question, a écrit une grosse sottise : « L'horloge démontre qu'il y a un horloger. »

Malheureusement, l'horloge est un mécanisme mort, et l'Univers est animé d'un mouvement propre, il est réglé par une grande loi, il possède une force vitale dont nous voyons les effets autour de nous.

Malheureusement aussi, l'espace et le temps étant éternels et infinis, — ils ne peuvent pas ne pas l'être, — l'hypothèse de la création nous apparaît comme un simple problème de notre anxiété. Nous pensons que l'Univers a dû être fait, parce que nous-mêmes nous devons faire les choses, et c'est là considérer la proposition à un point de vue trop étroit. Or, si l'espace et le temps infinis sont éternels — et ils le sont fatalement — ils n'ont pas dû être créés.

Notre conception du grand mystère s'arrête forcément là. Notre entendement n'est pas assez puissant pour pouvoir le dévoiler. L'Inconnu nous échappe. Qu'il soit ou qu'il ne soit pas, il ne nous sera jamais donné de le concevoir ou de prouver sa non-existence. Le jour où nous le comprendrons et l'expliquerons, nous serons Dieu nous-mêmes.

Ce qu'il faut, c'est enrichir le cerveau de l'enfant et de l'homme à mesure de l'avancement de la science, afin que l'hypothèse n'y puisse plus produire la divagation et la terreur, avec des aspirations insensés.

Soyez persuadée, madame, que le savoir donne à l'esprit de l'homme des satisfactions infiniment plus douces que les rêves de l'imagination. Bien des secrets de la nature, ignorés pendant des milliers d'années, sont connus de nos contemporains. Les espaces insondables et sans limites sont maintenant parcourus par les regards de l'astronome. On a calculé les distances qui paraissaient incalculables ; on est entré dans la vie des sphères et l'on a fixé le mystère de leurs effroyables envolées. On a dit aux astres : A tel jour, telle heure, telle minute, vous serez à telle place dans l'infini. Et les astres y étaient. Voilà, madame, une religion qui a de la grandeur, puisqu'elle élargit l'intelligence humaine en l'ennoblissant.

XXX.

NOTE

Dans le prochain numéro, nous étudierons attentivement une grave question d'hygiène publique : L'état du cimetière de la Côte-des-Neiges, foyer de pestilence soigneusement entretenu. Nous profiterons de cette déplorable occasion pour nous occuper de l'hygiène générale de la ville, notamment en ce qui concerne la voirie.